# Théâtre Français de la République. *Les Femmes savantes*.

*Le Tartuffe* de Molière est la pièce favorite des philosophes mais ils regardent *Les Femmes savantes* comme une pierre de scandale : ils sont bien forcés de reconnaître dans ce chef-d’œuvre un excellent comique, mais ils lui refusent le sens et l'esprit philosophique. L'un des hommes les plus modérés de la secte, Thomas, dans son ouvrage sur les femmes, s'est même emporté jusqu'à dire que Molière, dans cette pièce, avait *mis la folie à la place de la raison*. Nulle part ce grand homme ne m'a paru plus philosophe, plus profond, plus politique. Molière, dans *Les Femmes savantes*, avait découvert ; et pour ainsi dire deviné la plaie naissante qui, par d'insensibles progrès, devait enfin cause la ruine de la monarchie. Les faux savants, les faux philosophes, ont été plus funestes au gouvernement que les faux dévots.

Je me propose d’analyser aujourd’hui une des plus belles et des plus fortes scènes des *Femmes savantes*. On y voit un homme d’esprit et de sens, un homme du monde, opposé à un misérable pédant gonflé d’orgueil, et dont la science a doublé la sottise naturelle : c’est là qu’on sent bien l’ascendant qu’une raison vigoureuse, une âme honnête, un esprit juste et droit, ont nécessairement sur un charlatan qui fait métier de tromper les sots par un vain babil, et qui n’a d’autre éloquence que celle des sophismes et des jeux de mots. Clitandre, qui ne se donne ni pour un savant ni pour un homme de lettres, écrase par la dignité de son ton et de ses manières, par la finesse de ses plaisanteries, par le naturel, la vérité et la force de ses raisons, ce Trissotin, ce Tartuffe d’esprit et de science, qui n’est au fond qu’un ignorant et un sot.

Cette race des Trissotins est plus multipliée qu’on ne pense ; d’heureuses circonstances l’ont fait prospérer et pulluler au point qu’on en rencontre de quelque côté qu’on se tourne, et presque tous sont en bonne posture. J’appelle Trissotin tout homme qui se fait admirer par un faux bel esprit, ou qui l’admire lui-même dans les autres, qui sans goût, sans littérature, sans talents, se croit un savant très utile et très important à l’État, parce qu’il affecte d’adorer les arts, et qu’il a quelques connaissances physiques et mathématiques qui remplacent chez lui le sens commun : j’appelle Trissotin tout homme qui, pour avoir fait de très mauvaises études dans les pamphlets de Voltaire et les paradoxes de Rousseau, se prétend un philosophe consommé dans la morale et la politique, quoiqu’il n’en ait pas même les éléments ; un homme dont tout le savoir se compose des principes faux, des systèmes dangereux qu’il a recueillis des clubs et des tribunes, qui déraisonne dans les salons sur le commerce, la législation, les finances ; qui ne rêve qu’inventions, découvertes, plans, systèmes, projets ; qui croit que c’est là l’essentiel ; et qui compte pour rien les mœurs, l’économie, la prudence, la probité et l’harmonie sociale : enfin, peut-on en conscience refuser le titre de Trissotins modernes à tous ces fanatiques entêtés de leur grimoire, forcés de calculs, de méthodes, de formules, de problèmes ; à tous ces enthousiastes des sciences naturelles, physiques et mécaniques, qui s’imaginent que le salut de la république est dans leurs herbiers, dans leurs alambics, dans leurs coquilles, dans leurs machines, et qui regardent avec mépris les sciences bien plus importantes qui nourrissent l’âme, dirigent les mœurs, nous éclairent sur nos devoirs, sur nos vrais intérêts, et nous apprennent l’art de vivre, le premier de tous les arts ?

Le Trissotin de Molière ouvre la troisième scène du quatrième acte en entrant d’un air empressé, comme s’il apportait la nouvelle d’une grande victoire ou d’une révolution dans le gouvernement ; il annonce à Philaminte, la principale femme savante, qu’un monde a passé la nuit près de notre terre, et que, s’il l’eût heurtée en chemin, il n’eût pas manqué de la briser comme un verre. Voltaire, qui lui-même n’était pas exempt de pédantisme sur l’article des sciences, donne raison à Trissotin, d’après la théorie des comètes, aujourd’hui plus perfectionnée. Cependant qui est-ce qui a peur des comètes ? On sait que c’était un ridicule de Maupertuis ; personne n’ignore qu’aujourd’hui même il y a un astronome qui égaie le public par la gravité et l’emphase avec laquelle il l’avertit des phénomènes célestes, sans même que personne lui demande son avis. Trissotin, en dépit de la théorie des comètes, n’est pas moins ridicule de venir ainsi sonner l’alarme : il l’est encore davantage par le précieux et la recherche de son style. Descartes faisait alors tourner toutes les têtes : les femmes se passionnaient pour ce sublime visionnaire, comme elles se passionnent aujourd’hui pour une actrice. La fille de madame de Sévigné, aussi pédante que sa mère était aimable, était une intrépide cartésienne, et avait trouvé par là le secret de n’être qu’une sotte avec beaucoup d’esprit : on mettait dans ces discussions physiques un jargon tantôt obscur et emphatique, tantôt trivial et familier. Voiture, entrant un jour à l’hôtel de Rambouillet, au moment où l’on s’entretenait de quelques taches qu’on croyait apercevoir dans le soleil, répondit plaisamment à ceux qui lui demandaient quelles nouvelles il y avait dans le monde : *Il court de mauvais bruits du soleil*. Socrate, grand philosophe et très bon esprit, se moquait des sophistes et des badauds qui cherchaient ce qui se passe dans le soleil et dans la lune, et qui ne se connaissaient pas eux-mêmes : ôtez de l’astronomie ce qui est utile à la navigation, le reste n’est qu’un objet d’amusement et de curiosité ; peut-être même le genre humain n’a-t-il pas de quoi s’applaudir qu’on ait tant perfectionné la navigation. Lucien, le plus bel esprit de son temps, dans une jolie petite fiction intitulée *Icaromenippe*, du genre du *Micromégas* et de *Scarmentado*, se moque de toutes les sottises que les philosophes débitent sur la lune.

Philaminte, qui se trouve auprès de Clitandre, est fort mal à son aise, et n’ose se livrer à son enthousiasme scientifique devant un si cruel railleur ; elle dit à Trissotin :

Remettons ce discours pour une autre saison :

Monsieur n’y trouverait ni rime ni raison ;

Il fait profession de chérir l’ignorance,

Et surtout de haïr l’esprit et la science.

Philaminte est ici l’écho de tous les novateurs, de tous les intrigants, de tous les enthousiastes qui ne peuvent répondre aux sages qu’en les calomniant : ceux qui s’élèvent contre l’abus des sciences et le charlatanisme des faux savants, ne font point profession de chérir l’ignorance ; mais ils sont persuadés que l’ignorance vaut beaucoup mieux qu’un faux savoir, qu’une demi-instruction, que des systèmes nuisibles à la tranquillité et aux mœurs ; ceux qui se moquent des athénées, des cours, des bureaux d’esprit, de tous ces réduits où le mauvais goût s’assemble pour applaudir le mauvais goût, ne haïssent point l’esprit et la science : c’est au contraire parce qu’ils estiment le bon esprit et la véritable science, qu’ils ne peuvent souffrir ces triomphes de l’esprit faux, cette forfanterie de doctrine, cet étalage d’un pompeux jargon qui en impose aux simples, et donne à des sciences utiles l’appareil mystérieux des secrets cabalistiques. Clitandre rend justice à la science et à l’esprit :

Ce sont choses de soi qui sont belles et bonnes,

Mais j’aimerais mieux être au rang des ignorants

Que de me voir savant comme certaines gens.

.………………………………………………………………………….

C’est là mon sentiment qu’en faits comme en propos

La science est sujette à faire de grands sots.

.………………………………………………………………………….

Un sot savant est sot plus qu’un sot ignorant.

Il est heureux que ce soit Molière qui dise cela : son autorité du moins a quelque poids vis-à-vis d’un tas de clabaudeurs qui s’érigent très gratuitement en champions de la science, et font, à l’envi l’un de l’autre, les petits Trissotins. Un autre que Molière serait traité par ces messieurs de fanatique, de vandale, de cagot qui veut ramener l’ignorance pour rétablir la superstition.

Rien de plus serré, de plus piquant, de plus vigoureux que le dialogue qui s’établit entre Clitandre et Trissotin. Dans cette lutte, l’avantage du sens et de la raison est toujours pour Clitandre ; enfin Trissotin, forcé dans ses retranchements, s’avise de faire diversion en se jetant sur la cour : la cour de Louis XIV n’était pas favorable aux pédants, aux jongleurs scientifiques et littéraires ; elle savait estimer et récompenser le vrai mérite ; mais elle n’était point dupe des charlatans. Trissotin était à la vérité de l’Académie-Française ; mais il n’avait obtenu du monarque aucune grâce considérable, et il regardait son obscurité comme une injustice de la cour.

La cour, comme l’on sait, ne tient pas pour l’esprit ;

Elle a quelque intérêt d’appuyer l’ignorance.

Clitandre alors justifie la cour, et tombe avec une force nouvelle sur les auteurs et les savants : son irrévérence pour une classe d’hommes qui se regardent comme les lumières de la société, les colonnes de l’État, les oracles de la raison éternelle, peut paraître aujourd’hui scandaleuse ; elle n’en est pas moins fondée sur de puissants motifs, qui demandent une trop longue discussion, et que je suis obligé de remettre à une autre représentation des *Femmes savantes*.

Le rôle de Clitandre était joué par Saint-Fal, acteur qui a de l'à-plomb, du naturel et de la finesse : il aurait eu besoin d'un degré de plus de chaleur. Mlle Mars est fort bonne dans le rôle d'Henriette ; et Mlle Desrosiers s'acquitte assez raisonnablement de celui d'Armande : mais madame Suin et madame Lachassaigne sont déplacées, et fond dégénérer la pièce en caricature. Le personnage de Trissotin ne convient pas à Baptiste cadet, parce qu'il ne s'agit pas de représenter un niais ni un Jocrisse, mais un sot savant, caractère qui demande un jeu particulier, Baptiste n'est bon que pour les sots ignorants.